

d'un soleil d'automne éclairaient doucement le paysage.

Marguerite marchait lentement, regardant les changements qui s'étaient produits dans la nature.

Peu à peu, son attention se concentra sur les plantes qui croissaient sur les talus. Elle voulait cueillir, pour en orner sa maison, celles qui se desséchaient sans se flétrir. Elle était arrivée près de la fontaine et se demandait si elle ne pourrait pas enlever aussi quelques-unes des belles mousses qui tapissaient les blocs de granit, lorsque son oreille fut frappée par un bruit fort inusité dans ce chemin. Un cheval s'avavançait au grand trot.

Quel promeneur fantaisiste pouvait s'aventurer dans cette voie sinueuse, au sol inégal, aux abondantes ramures ? Quelque fermier sans doute, coupant au plus court pour rejoindre aux champs ses serviteurs.

Mademoiselle Suber quitta le milieu du chemin et se rangea près de la fontaine.

Le cavalier parut à ce moment au tournant des chênes qui enserraient le monument.

Il était grand, fort peu rustique, vêtu sans façon d'un habillement roux. Un chapeau de feutre, jeté négligemment sur sa tête, cachait en partie son visage.

Le cheval était un de ces superbes animaux dont le désert vit naître la race et que les fils d'Ismaël nomment encore leurs plus chers amis. Ses nerfs frémissaient sous sa robe d'un gris clair, ses jambes avaient la finesse et la solidité d'une barre en acier, sa longue queue touchait presque la terre...

Marguerite devint pâle comme un spectre et chercha un appui sur le bord d'un des blocs de pierre. Elle le reconnaissait, ce beau, ce cher Saïd qu'elle avait tant de fois conduit, caressé...

Rapides comme une vision, cheval et cavalier allaient passer près d'elle. Ils approchèrent... et, soudain, comme si une barrière se dressait devant lui, le cheval fit un bond en arrière, se leva tout droit, jeta un hennissement... Le cavalier lui serra les flancs, leva la main ; la cravache s'abattit, sifflante. Le cheval bondit de nouveau, se cabra davantage, hennit encore avec fureur. L'éperon le laboura, la cravache devint comme une verge...

Marguerite n'y tint plus. Triomphant de son saisissement, entraînée par sa douleur et sa pitié, elle étendit les mains, elle jeta un cri.

— Grâce ! grâce ! ne le torturez pas !...

A sa voix, le cheval devint terrible. Mais la lutte avait cessé.

Le cavalier sauta à terre, presque aux pieds de Marguerite où l'animal venait de le porter. Il saisit l'Arabe par la bride, tandis que la jeune fille posait sa main tremblante sur le naseau fumeux.

— Saïd ! disait-elle, ô Saïd !...

De ses grands yeux de velours, l'Arabe, tout haletant, semblait lui répondre.

Des larmes roulaient sur les joues de Marguerite. Oh ! si elle